

sitation des Européens, voire même d'un bon nombre de Canadiens, l'amusent énormément; à ses yeux il y a là une preuve certaine d'infériorité, une absence complète de génie commercial et industriel. Pourquoi lui, l'homme pratique par excellence, douterait-il du succès? Ne possède-t-il pas le pays le plus beau, le plus riche, le plus vaste du monde, "*the greatest country in the world*"? Les mines en sont inépuisables, les fermes incomparables, les industries insurpassables! Et les progrès accomplis par l'Américain, pendant les vingt-cinq dernières années surtout, ne sont-ils pas là pour attester à l'univers que jusqu'à présent une seule entreprise a échappé au génie du Yankee: celle qu'il n'a jamais commencée!?... C'est ce même optimisme qui rend imprévoyant l'Américain. Au temps de l'opulence, il ne songe guère que des jours mauvais peuvent se lever pour lui. Il déclare souvent que "si les pièces de monnaie sont rondes, c'est pour qu'elles roulent".

Et elles roulent, les pauvres, vers les entrepôts de toilettes plus encore qu'ailleurs. Le luxe n'est pas une affliction exclusivement américaine. Un peu partout on dirait parfois que le riche borne son ambition à éblouir le pauvre et que le pauvre met tout son amour-propre à imiter le riche. "La vie devient plus chère parce que tout le monde veut mieux vivre" (1), parce que l'existence est devenue une course effrénée vers le bien-être, vers le *comfort*. L'Américain, énervé et enfiévré, ne semble guère poursuivre d'autre idéal que l'envie de paraître, non celui d'être heureux.

* * *

Tous ces maux la religion les corrigerait; s'il existe des pays

(1) Drumont (Ed.): *Libre Parole*, 9 mars 1908 (Paris).